



Tu dors (1999), photo de Charles Guilbert

# LEÇONS DU CINÉMA

par Charles Guilbert

J'aurai peut-être réussi ça comme artiste : passer d'un projet à un autre presque sans logique et tout faire dans le désordre. Une folie. J'écris, chante, dessine, filme, photographie... Un jour, en analyse, j'ai dit : « Je peux faire des milliards de choses. » Le psychanalyste, peu bavard, a souligné : « Des milliards ? » Au restaurant, j'écoute la conversation de la table d'à côté. J'entends la musique qui joue en boucle derrière le bruit des couverts. Je regarde les tableaux venus d'on ne sait où. La vie me noie. J'aime les films qui font de même. *Le jour de l'éclipse* d'Alexandre Sokourov, par exemple ; le papier peint décollant sous la chaleur accablante du Turkménistan y est pour moi le symbole du réel qui nous supplie de l'accueillir dans sa sauvagerie.

J'ai filmé une femme qui écoute *Ferré chante Baudelaire* en se faisant chauffer un plat au micro-ondes ; un garçon abandonné qui se gave de chips ; un homme qui se barbouille le visage en parlant des accidents qu'il ne cesse d'imaginer. J'ai dessiné des corps de noyés, des pleureurs. J'ai chanté « Rien ne t'aura, mon cœur ». J'ai écrit *Les inquiets*. Les désespérés m'attirent. J'en ai rencontré d'inoubliables au cinéma : le possédé qui hurle à la lune dans *Kaos, contes siciliens* des frères Taviani ; le vice-consul qui crie de douleur dans *India song* de Marguerite Duras. Le cinéma m'éblouit aussi quand il fait entendre, sans un bruit, sans un mot, les cris intérieurs. Je pense à ce personnage hypersensible des *Êtres chers* d'Anne Émond, dont on sent la détresse s'intensifier devant la majesté du fleuve et de la forêt. Ou à ce jeune homme de *Laurentie* de Mathieu Denis et Simon Lavoie, dont on devine l'étendue des tourments en le voyant écouter une pièce de musique classique avec deux amis interloqués.

Dans mon installation *Ligotages*, une voix enregistrée éclaire par quelques mots le sens des grands gribouillis qui couvrent les murs. « Reste de rêve au réveil », par exemple, permet d'interpréter

cette vague fumée qui flotte au-dessus d'un lit. Le rapport entre la voix et l'énigme des images m'émeut ; celle de Godard qui justifie son incapacité de faire « un film sur » dans sa *Lettre à Freddy Buache* ; d'Agnès Varda qui tricote ses hasards dans *Les glaneurs et la glaneuse* ; d'Alain Cavalier qui, dans un de ses *Portraits*, pose très doucement ses questions à la Dame-Lavabo pour en faire le portrait ; de Robert Morin qui, dans *Le voleur vit en enfer*, raconte la plongée dans la fiction d'un homme confronté aux images chaotiques qu'il a tournées.

La présence des mots dans la vie des humains ne cesse de m'étonner. J'ai cette chance d'avoir eu une mère qui savait raconter le quotidien. Je l'ai d'ailleurs filmée décrivant l'arrachage d'une gale au talon dans *Le bal des anguilles*. J'ai aussi filmé l'Acadien Yvon Gallant évoquant dans sa langue stylée la présence d'un singe à la caisse populaire. Et bien d'autres... En voyant, dans *Maine Océan*, de Jacques Rozier, Petit Bonhomme, le marin-pêcheur, se défendre en cour avec son patois véhément, j'ai jubilé. Et j'ai été ému aux larmes par le *Journal* de Jean-Luc Lagarce dont les phrases à la fois pudiques et tragiques glissent sur l'écran entre images et sons.

L'une des premières œuvres que j'ai créées était constituée d'une photo de mon amoureux (tenant dans ses mains une guitare jouet) devant laquelle j'avais posé un haut-parleur (d'où sortait ma voix improvisant pour lui une ritournelle). Le rêve romantique d'une rencontre de tous les arts me semble le plus noble de tous. Malheureusement, le cinéma, média multidisciplinaire par excellence, gomme souvent les points de rencontre. Les films incisifs, au contraire, les exposent. Je pense à *Letters home*, de Chantal Akerman, où littérature, théâtre et cinéma se renvoient la balle ; Coralie et Delphine Seyrig y lisent, dans un décor dépouillé, les lettres poignantes que se sont envoyées la grande poétesse Sylvia Plath et sa mère.